

François Bon

Longeville, de silence à silence

Parce qu'à l'origine ce pays ne m'était que silence, je ne peux lui associer que le silence.

Peut-être que cela suffit à déterminer l'enfance : un goût de l'air, une réfraction de la luminosité dans la bordure immédiate des côtes, la façon dont le reste de vent d'ouest qui vous enveloppe porte encore la mer, l'estran, les dunes.

Pays qui pourtant s'associe à une expérience de l'oreille : marcher au long de la mer est un exercice d'oreille infini, jamais les vagues ne sont régulières, il y a l'éclatement et la permanence, il y a l'horizon et le tout proche – mais il faut marcher, pour cela. Côte qui depuis le plus loin de l'enfance ne m'apparaît que comme exercice de la marche : s'en aller loin, longeant la mer, et écouter ce qui vient de bruit intérieur en répons au bruit organisé de la mer.

Le monde aurait donc si vite basculé qu'on devrait oublier ce qu'il était pour soi-même ? Le poste de radio Telefunken était massif : un meuble. Bois verni, toile plastifiée, oeil vert des stations grandes ondes entre les boutons larges, et sur le dessus, le pick-up. Nous avions à la maison trois disques : *la Symphonie héroïque* de Berlioz, des variétés (Jean Guétary je crois) et un comique (Fernand Raynaud, mais je n'en suis plus sûr). Le poste servait aux informations, et le « Français, Françaises » de De Gaulle dans ces années de guerre d'Algérie et de Petit-Clamart, avant qu'arrive la télévision, ceux de ma génération n'échappent pas à s'en souvenir. (...) Banalités tout cela, au regard du bruit général. On ne sait même plus dater comment il est arrivé. Musiques dans les supermarchés, musique dans les voitures, musique sur les répondeurs téléphone – ou une fin de la musique ? J'ai dû me construire comme auditeur, ça a été difficile, parce que ce n'était pas une expérience enracinée dans l'enfance, et du coup cela s'est fait directement par d'autres biais que ce qu'on nomme jazz.